

## "Todesmarsch"

---

Ce jour-là mon voisin de grabat m'attendait assis sur la paille lorsque je rentrais de la mine : *"j'ai entendu dire que nous allions partir demain m'annonça t'il"*. Cela me parut incroyable. Partir ? Pour où ? Comment ? Nous entendions bien la canonnade qui se rapprochait et cela nous donnait de l'espoir, mais nous ne pensions pas que les SS pourraient nous emmener pour nous soustraire à ce que nous savions être notre libération prochaine.

Hélas ! Ce fut bien le cas. Je perçus effectivement une agitation autour de la baraque des Polonais. Tiens je m'aperçois que je ne vous ai pas parlé d'eux. En fait il n'y avait pas que des Polonais il y avait également des Hongrois, un ou deux américains, quelques Tchèques et des Russes. Ils étaient arrivés en janvier. Ils venaient d'Auschwitz via Buchenwald, le camp ayant été évacué du fait de l'avance de l'armée soviétique en Pologne. Ils étaient juifs.

Ce ne fut jamais le grand amour entre eux et nous. Pourquoi ? Je ne le sais trop. C'était ainsi. Peut-être étions-nous jaloux inconsciemment de leur état de santé qui paraissait meilleur que le nôtre ? La suite nous montra à notre détriment qu'il l'était effectivement. Peut-être parce qu'ils avaient l'avantage sur nous, de parler allemand ? Peut-être aussi parce qu'ils n'étaient pas revêtus de rayés ? Peut-être enfin parce que nous avons dû leur céder une baraque, ce qui fit que nous étions entassés dans une seule au lieu de deux, malgré la place laissée par les morts ? C'est sûrement un peu tout ça. Vous savez on n'analyse pas dans ces cas-là, on ressent, c'est tout. Ils étaient 300.

Donc le 11 avril, par un beau soleil, nous fûmes rassemblés devant la porte du camp. Nous avions pour tout bagage que notre couvre-pied passé en sautoir autour de l'épaule. Les Français furent partagés en deux colonnes de 200 environ, et les Polaks, nous les appelions ainsi, en deux colonnes de 150. Les plus grands malades montèrent dans un tombereau qui servait d'ambulance. Il était tiré par deux chevaux. Et vogue la galère, nous démarrâmes pour une destination inconnue.

Devant marchait le chef de camp, le suivait une colonne de Polonais, puis une colonne de Français, une colonne de Polonais et une dernière de Français. Le tout était solidement encadré sur les côtés et sur les arrières par les SS armés jusqu'aux dents. Ceux de derrière, qui n'étaient pourtant pas les plus terribles à la mine, se révélèrent comme étant des tueurs. Ah j'oubliais, une charrette sur laquelle avait été chargée la cuisine roulante suivait le tombereau qui servait d'ambulance. Il fallait bien que ces messieurs se restaurent aux étapes... quant à nous, ce fut une autre paire de manches, comme vous allez pourvoir le constater.

Alors commença ce qui devint dans la bouche des allemands eux-mêmes après la guerre, la "todesmarsch" en bon français, la marche de la mort.

Dès le départ, le chef de camp qui imprimait la cadence, partit comme un fou. Derrière les polonais qui étaient en meilleure santé que nous, je vous l'ai signalé, suivirent au lieu de temporiser. Et nous derrière, on tirait la langue et la jambe en même temps. Les coups commencèrent à pleuvoir. Ils furent bien obligés de ralentir la cadence sous peine de nous abattre tous, ce qu'ils firent quand même petit à petit tout au long du chemin. Cette marche infernale dura à peu près un mois au cours de laquelle 262 des nôtres pour ne parler que des Français, furent abattus. C'est ce que m'a raconté un ami décédé il y a quelque temps et que j'ai retrouvé dans mon paradis.

Au cours de la première étape nous parcourûmes une vingtaine de kilomètres en empruntant des petits chemins et des routes pavées grossièrement ou défoncées. Jamais nous aurions pu penser être capable d'accomplir un tel exploit... nous n'avions pas fini de nous étonner.

Logés, entassés devrais-je dire, dans des granges notre première nuit nous parut bien douce, bien qu'aucune nourriture ne nous fut distribuée. Le lendemain matin, je m'en souviens très bien, on nous distribua toujours ce jus noirâtre, deux oignons crus et un morceau de pain.

En ce qui concerne la bouffe durant cette marche, sachez que nous ne mangions que de temps en temps et que l'essentiel de notre nourriture consistait en pissenlits qui poussaient le long des chemins et en fleurs de colza que nous arrachions au passage. Elles avaient la

## **"Todesmarsch"**

---

particularité de nous flanquer la dysenterie, bien que nous n'ayons rien dans le ventre. A l'étape, si nous avons la chance de coucher dans une grange qui avait recélé du blé, tout le monde se mettait à quatre pattes pour rechercher les grains afin de les manger. Sitôt que le dernier déporté était rentré la porte se fermait inexorablement jusqu'au lendemain matin, sauf si une heure après notre arrivée, il y avait une distribution de soupe ou les grands jours, une distribution de patates. Imaginez une grange en flammes, aucun d'entre nous ne s'en sortait vivant. Le risque était minime, nous n'avions ni briquet, ni allumette... mais le risque de foudre existait...

Nous effectuions des étapes, selon les jours de 20, 25, voire 30 kilomètres et la dernière fut infiniment plus longue. Ce n'était plus des hommes qui marchaient mais des automates. Tous groupés, serrés les uns contre les autres, essayant de faire bloc pour ne pas chuter, surtout ne pas chuter. Sinon c'était la mort assurée. La colonne vous passait alors dessus comme un rouleau compresseur. Si le SS de flanc garde ne vous avait pas vu, en fin de colonne les tueurs à l'affût vous achevaient d'une balle dans la tête. Il y avait là trois tristes lascars que nous avions surnommés "Tout-fou", "Canard" et "Œil de lynx". Le premier parce que c'était un fou furieux, un dément, le deuxième en raison de sa démarche et le troisième parce qu'il avait perdu un œil à la guerre. Malheureusement j'eu à faire à eux.

Le tombereau-infirmerie ralentissant trop la colonne, les SS décidèrent de la supprimer. Et les malades ? Ils furent abattus sur le champ. Il y en avait 17. C'était le 17 avril à Ober Audenhain.

Lorsque nous reprenons la route après cette tuerie le moral n'est pas au beau fixe. L'étape parcourue est longue, la route poussiéreuse monte et redescend sans cesse. Les plus fatigués se laissent décrocher au risque de se voir abattre. Moi je vais comme je peux, encouragé par des amis. Je suis au bord de l'épuisement, mais puisqu'il faut tenir... tenons... jusqu'à quand ? Quand mes forces déclinantes m'abandonneront-elles définitivement. Nous passons la nuit à Bockwitz.

Le 18 avril, comme d'habitude au petit matin nous sortons de la grange sous les coups. Une douzaine de déportés, essentiellement des polonais et des tchèques, ayant tenté de se cacher dans la paille ou le foin, sont retrouvés par les SS. Ils sont alignés le long d'une fosse à purin et abattus dans un grand éclat de rire des SS. Plus chanceux Jacques Vigny lui aussi au bord de l'épuisement se cache derrière un tas de bois et réussit son évason. Et moi.. je reprends la route au milieu du troupeau que nous formons. Il n'est plus question de colonnes bien alignées, ni de rangs bien formés, chacun avance comme il peut. De temps en temps un coup de feu à l'arrière... un de moins. Qui ? Un ami peut-être ? A l'étape ce soir nous le saurons sûrement.

19 Avril. Même scénario pour la sortie. La maigre soupe distribuée hier au soir ne pèse plus dans l'estomac depuis longtemps. L'étape sera plus courte mais nombre d'entre nous sont abattus malgré le dévouement de leurs amis qui cherchent à les soustraire à la balle meurtrière. Je suis conscient de tout ça. A quand mon tour?

20 Avril. L'étape sera dure de plus en plus dure. La route serpente dans un paysage vallonné comportant toujours plus de montées et de descentes casse-pattes. Les muscles, ou ce qu'il en reste, se durcissent, se nouent, les crampes surviennent, j'ai de plus en plus de mal à avancer. Il m'est douloureux de faire ce pas, toujours ce pas, qui peut me conduire vers la liberté.

La marche de la mort s'est poursuivie jusqu'au 8 mai 1945. Elle prit fin à Annaberg petite ville allemande située à la frontière Tchécoslovaque. La marche fut émaillée par de nombreuses autres atrocités. Pour n'en citer qu'une, à Dittersbach, certains déportés furent enterrés alors qu'ils respiraient encore et qu'ils étaient conscients.

Et pourtant, cela n'a pas empêché les petits oiseaux de chanter, comme se plaisait à le raconter mon ami Robert Molinier.

**Pierre Bur, matricule 78 617**